

LE BOSPHORE EGYPTIEN

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

ABONNEMENTS

Egypte... { Un an..... 60 fr.
Six mois..... 35 »
Trois mois..... 20 »
Etranger - Le port en sus.

Bureaux au Caire, rue de l'Ancien Tribunal

PAUL GIRAUD
Rédacteur en Chef, Directeur

Pour les Abonnements et Annonces, s'adresser à l'Administrateur, au Bureau du Journal.

INSERTIONS

La Ligne
Annonces... { 4^{me} page..... 50 cent.
3^{me} page..... 1 fr.
Réclames..... 2 »
Chroniques et Faits divers..... 5 »

Par décisions de la Cour d'Appel et des Tribunaux de 1^{re} Instance du Caire et d'Alexandrie, le *Bosphore Egyptien* a été désigné pour la publication des annonces et avis Judiciaires.

Le Caire, le 10 Décembre 1883.

Un détachement de sept cents hommes environ, composé de cinq cents Soudaniens et deux cents bachi-bouzouks, vient d'être anéanti à cinq heures de Soakim.

Mahmoud Pacha Taher commandait encore cette expédition ; mais on assure qu'il est resté à bord du bateau et n'a même pas pris pied à terre sur la côte.

Le petit corps était formé des meilleurs soldats dont put disposer le Gouvernement, de ceux qu'à juste titre on considère comme les plus solides.

Il résulte de nos renseignements que ce corps était en grande partie composé de troupes amenées de Massouah.

On dit que quarante hommes seuls auraient survécu, dont 25 officiers. Vraiment on ne sait trop comment expliquer ce nouveau désastre, alors qu'il était si facile d'attendre les renforts qui arrivent chaque jour à Soakim.

Comment aussi Mahmoud pacha Taher est-il encore à la tête des troupes, après sa honteuse conduite à Tokar ?

Les embarras et les périls augmentent, bien malheureusement les capacités et les ressources ne suivent pas la même proportion.

La nouvelle que nous donnions hier en dernière heure sur la présence, aux environs de Sennaar, d'un émissaire du Mahdi, se trouve confirmée par la

dépêche suivante, qui a été d'ailleurs reproduite par un journal d'Alexandrie :

Khartoum, 6 décembre, 4 h. 16 p. m.

Le moulin de Sennaar télégraphie ce qui suit :

Hier soir un derviche est entré dans le bazar, a proclamé l'anéantissement de l'armée auprès d'Obeid, et a juré sur le Koran qu'il n'y avait pas un soldat vivant au Kordofan. Cinq mille de ses auditeurs se sont arrêtés, cinq cents d'entre eux ont des fusils Remington, et se sont déclarés pour le Mahdi. Le moulin demande des instructions quant au traitement des rebelles.

Tout cela n'indique pourtant pas sur quel point se dirige actuellement le chef des rebelles, et il est à craindre qu'on nous annonce demain la présence de son avant-garde devant Dongola ou Berber.

Nous avons entendu dans la journée d'hier les récits les plus contradictoires circuler dans le public et propagés par des personnages que leur haute position met à même d'être parfaitement renseignés : les uns disaient que, dans le désastre de Malbass, toute l'armée égyptienne avait été massacrée ; les autres que les deux tiers des troupes étaient passées au Mahdi avant le combat ; un haut fonctionnaire, de nationalité étrangère, racontait de son côté que des dépêches, qu'on pouvait considérer comme très sérieuses, avaient apporté la nouvelle au Caire que le général Hicks était à l'heure actuelle plein de vie, qu'il n'avait perdu qu'un tiers de son armée et, qu'avec les deux autres tiers, il s'avancait dans

le Kordofan et qu'il avait depuis longtemps dépassé Obeid.

Tous ces racontars n'ont, à notre avis, aucune base et sortent pour la plupart de cerveaux féconds en illusions.

Malheureusement la perte totale de l'armée expéditionnaire et de son brave, mais bien imprudent état-major ne fait plus aucun doute pour nous et tous les efforts doivent tendre même, avant de réparer le mal réalisé, à garantir les parties du territoire égyptien non encore contaminées par la rébellion de toute ingérence pernicieuse de la part des émissaires de Mohamed Alimed.

Nous ne cherchons pas à dissimuler la gravité du fait de la présence au Sennaar d'un lieutenant du Mahdi, car nous devons nous attendre à voir très prochainement les environs de Kartoum menacés.

Cette dernière ville elle-même ne nous paraît pas devoir rester encore longtemps sans être inquiétée par les bandes insurgées, dont la victoire remportée sur l'armée du général Hicks a augmenté l'audace et doublé le nombre bien certainement.

Toute l'attention doit se porter actuellement sur la campagne que va commencer le général Baker pacha ; si cette campagne, ainsi que nous l'espérons, est bien conduite, la face des choses pourrait bien changer avant la fin de l'hiver.

NOUVELLES DIVERSES

L'agence Havas reçoit de son correspondant de Vienne l'analyse suivante du memorandum chinois qui sur quelques points diffère de celle que nous avons reproduite d'après le *Temps* :

Le memorandum du gouvernement chinois communiqué, en même temps qu'à la France, aux puissances accréditées auprès de la cour de Pékin, débute en rappelant qu'il est à la connaissance de toutes les nations du monde que le royaume d'Annam est feudataire de la Chine depuis plus de deux cents ans ; qu'en conséquence, sous le règne de l'empereur Toung-cheu, comme sous celui de l'empereur régnant, le gouvernement chinois a envoyé à diverses reprises des expéditions pour réprimer le brigandage dans la partie septentrionale de l'Annam et que ces expéditions ont coûté à la Chine plusieurs dizaines de millions.

Néanmoins, le gouvernement français a envoyé des troupes qui ont pris Hanoi, Nam-Dinh et d'autres villes.

Il a, de plus, profité d'un grand deuil de l'Annam et du récent avènement d'un prince héritier pour faire signer un traité dans lequel il est dit que la Chine ne pourra communiquer directement avec le gouvernement de l'Annam.

Quelle est la puissance qui, ayant des feudataires, est capable de supporter un tel manque d'égards ? Pour ce qui est de la Chine, elle est désireuse de conserver ses bonnes relations, et, si la France est animée des mêmes sentiments amicaux, les deux gouvernements pourraient encore négocier d'une manière conciliante. Et si, finalement, sans souci de sa réputation et de l'honneur, le gouvernement français voulait quand même opérer des empiète-

ments sur les territoires occupés par nos troupes dans la région septentrionale, les soldats que nous avons en garnison dans l'Annam ne pourront rester assis en simples spectateurs. Si de la sorte nos relations d'amitié se trouvaient compromises et nos traités annulés, ce serait votre gouvernement qui en sera responsable et non le nôtre.

Le gouvernement anglais a reçu la nouvelle de la mort d'un de ses grands explorateurs, M. Charles Stewart.

M. Charles Stewart avait exploré les rives du lac Nyassa jusque dans les environs du Tanganika et déterminé la latitude et la longitude de cette région ; il avait fondé plusieurs stations dans l'Afrique centrale ; il continuait enfin l'œuvre de Livingstone quand la mort est venue le surprendre. Il n'avait que quarante ans.

D'après les dépêches anglaises : L'Angleterre reconnaît que les intérêts de la France au Tonkin légitiment la prise de possession de Sontay et de Bac-Ninh. Ceci obtenu, le cabinet anglais est d'avis que le gouvernement français doit se montrer très large et très conciliant sur les autres points en litige.

C'est sur cette base que se ferait la médiation si, de son côté, la Chine accepte, et l'on est d'autant plus en droit d'espérer son adhésion que, dans le Memorandum du 15 novembre, il n'est nullement question, malgré ce qu'on avait annoncé, de faire un *casus belli* de l'occupation de Bac-Ninh.

Il est un fait certain qu'il n'y a eu encore aucun fait de guerre entre les Chinois et les Français. Lors de l'attaque de Hai-Dzuong, le 17 novembre, les assail-

FEUILLETON DU BOSPHORE EGYPTIEN

25

LA

FEMME MARQUÉE

PREMIÈRE PARTIE

SWARGA

IX

LE RÊCIT DE ZAFARI

Le lendemain des événements que nous venons de raconter, sir Fabius Jacobson était dans son bureau, le bureau somptueux de la « Banque générale de l'Épargne internationale », dans une allée et venue incessante de coullissiers et de courtiers attendant des ordres pour la Bourse du jour. L'escalier et l'antichambre étaient encombrés. Les garçons couraient d'une porte à l'autre, tout effarés, ne sachant à qui entendre. De tous les côtés partaient des coups de timbre secs, pressés. Une confusion, un brouhaha à ne pas se reconnaître. Des cartes passaient sur des plateaux d'argent. On

s'empessait autour des huissiers pour être vus d'eux, pour avoir un tour de faveur. Les lettres, les fiches affluaient de partout. Des garçons portaient d'une pièce à l'autre des paquets de billets de banque. Des employés du télégraphe montaient les marches à pas précipités. Les dépêches se croisaient. Et cependant, malgré cet encombrement, un grand silence. A peine des chuchotements à voix basse. Le mouvement d'une ruée en travail, avec cette différence qu'il sortait de l'élaboration gigantesque de la banque, au lieu du miel doux et parfumé des abeilles, des pilules souvent fort amères pour les clients.

Tout à coup, dans toute cette activité fiévreuse, un arrêt subit se fit. La porte du cabinet directeur se ferma avec un bruit sec. Un huissier se dressa devant dans une attitude de cerbère. On vit s'allonger le nez des gens qui attendaient. Une sorte de désappointement courut dans les groupes.

— Monsieur ne reçoit plus, avait dit l'huissier.

— Comment ? Il est onze heures à peine, murmurerent quelques voix.

L'huissier fit un geste des bras, comme pour indiquer qu'il n'y pouvait rien.

Plus heureux que les visiteurs, nous pénétré-

rons avec le lecteur dans le bureau du directeur.

Sir Fabius est seul. Il a les traits pâles, les yeux battus. Il avait jusque-là fait bonne contenance et dissimulé le mieux possible ses préoccupations, mais pendant qu'il causait avec un client, on avait frappé doucement à une petite porte située derrière son bureau. Il avait tressailli et avait congédié immédiatement le visiteur. Ce bruit lui avait indiqué que Zafari était rentré, et cela l'inquiétait plus que toutes les opérations financières du monde.

Derrière le visiteur, il avait dit à l'huissier :

— Il y a encore du monde ?

— Oui, monsieur.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— Renvoie-les tous. Dis que je n'y suis pour personne. Pour personne, entends-tu !

L'huissier s'était incliné et la porte s'était fermée au nez des coullissiers et des courtiers stupéfaits.

Sir Fabius n'avait pas revu Zafari depuis les ordres terribles qu'il lui avait donnés. Ces ordres avaient-ils été exécutés ? Quel incident s'était produit pour retarder si longtemps son agent ? Avait-il été arrêté ? Telles étaient les questions que se posait le banquier depuis le matin, pendant qu'on lui parlait primes, achats ou ventes de rentes, et

qu'on lui donnait les meilleures nouvelles de son émission qui commençait décidément à prendre en province. Ce n'était pas ce qui lui tenait le plus au cœur à ce moment. Il écoutait tout d'un air distrait et répondait à peine. On se demandait ce qu'il avait et d'où lui venaient ces distractions et on chuchotait tout bas en s'en allant. Mais le banquier roulait dans son puissant cerveau de si vastes projets ! Quoi d'étonnant à ce qu'il pensât à autre chose ?

Dès qu'il se vit seul, sir Fabius alla ouvrir la porte de gauche et Zafari entra.

— Eh bien ? demanda-t-il aussitôt, avec un tremblement dans la voix.

— Rien de fait, répondit l'Italien, et il raconta aussitôt ce qui lui était arrivé et ce que nos lecteurs savent déjà.

Ce récit avait redoublé l'inquiétude du banquier.

— Si elle a pris toutes ces précautions, dit-il, pour faire perdre sa piste, c'est qu'elle se croyait suivie. Si elle a craint d'être suivie, elle m'a donc reconnu. J'en doutais encore, mais c'est certain maintenant.

— Évidemment.

— Mais comment a-t-elle pu vous glisser ainsi dans les mains ?

— C'est ce que je me tue encore à chercher...

Nous avons visité avec soin toutes les pièces sans rien découvrir, et elle est restée à peine quelques instants dans la maison, nous a dit la vieille. Il y a sans doute un passage souterrain qui communique à une autre maison et qui nous a échappés.

— C'est probable.

— Toutes ces ruses ont été préparées pour donner des rendez-vous au comte, car le prince est, dit-on, très jaloux.

— Pour donner des rendez-vous ou pour se venger, murmura sourdement sir Fabius, complètement affaissé.

— Quelle idée ! fit Zafari. Elle ne pouvait pas savoir que vous reviendriez à Paris.

— Qu'elle pût le savoir ou non, je n'en suis pas moins encore à sa merci, murmura le banquier, qui avait de son ancienne maîtresse une sorte de crainte superstitieuse.

— Ah ! si monsieur avait suivi mes conseils ! soupira Zafari.

— Quels conseils ?

— Quand nous la tenions entre nos mains, au lieu de se borner...

— Oui, tu avais raison.

— Vous voyez qu'il faut toujours en venir là. Il valait mieux plus tôt que plus tard.

— Que veux-tu ? Ce qui est fait est, fait dit le banquier. Il est inutile d'y revenir.

